Hart Crane

Key West
et autres poèmes

présentés par François Boddaert
traduits de l'anglais par François Tétreau

Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Winslow Homer (1836-1910), *Fishing Boats, Key West* (1903)
collection du Metropolitan Museum of Art,
New-York, États-Unis.

HART CRANE – VISIBLE ET INFIDÈLE

par François Boddaert

L'ŒUVRE DE HART CRANE, semblable à sa brève existence, est désordonnée. Rien ne permet de croire que, si le poète avait vécu plus longtemps, on y verrait plus clair dans l'ordonnancement de ses écrits. Cet amas de textes épars – sauf *Le Pont* – se présente à nous comme les morceaux dispersés d'un travail toujours en cours, né sous le choc de l'inspiration et des circonstances de la vie sociale et intellectuelle. Crane ne manqua jamais de projets, tant pour son œuvre que pour lui-même, mais il lui était impossible de consolider ses aspirations, et de les assurer. Sans doute faut-il voir dans la fascination d'un pont symbolique (dont celui de Brooklyn est une figure emblématique) et de son architecte (dont il occupera un temps l'ancien logement), la banale attirance pour ce que l'on sait ne jamais pouvoir être, tout en le voulant jusqu'à l'obsession. Mais disant cela, on demeure très en retrait de la complexe personnalité de ce poète attentif au monde.

En 1930, à Paris puis à New-York, *The Bridge* est publié. On tient alors les quinze poèmes qui forment les membres de cette fresque étonnante pour l'*œuvre* de Crane. C'est encore le cas de nos jours. Les quatre-vingts poèmes qui n'en sont pas, plusieurs centaines de lettres, ainsi que des textes critiques en abondance, deviennent quantité négligeable. Et Dieu sauve le remenant !

Il n'est qu'à lire certaines de ces lettres qui jalonnent les années d'écriture du *Pont** pour constater que le poète, jamais certain de l'architecture de son livre, ne souscrit pas à cette certitude. Ce qu'il sait en revanche, et depuis l'âge de dix-sept ans, c'est qu'il veut écrire ce livre ; mais à cet impératif s'oppose l'impossibilité d'en trouver la structure : Crane ne saura jamais comment s'y prendre pour donner à l'ensemble la forme définitive d'un tout « solidifié ». Et pourtant, *Le Pont* est diablement résistant ! Aujourd'hui encore, sa lecture offre toutes les caractéristiques d'originalité et d'hermétisme qui scellent les œuvres poétiques majeures.

* Voir *Le Pont,* Vertiges éditeur, 2023. – Lien direct.

Rien, dans les autres poèmes qui forment *The Complete Poems of Hart Crane,* ne saurait être lu comme ébauche ou déchet du *Pont*. Les huit parties du livre en sont les axes principaux, les articulations autour desquelles se meut l'idée directrice de l'ensemble – célébration du Nouveau Monde idéalisé, à travers la figure de Colomb, et sous l'égide du Brooklyn Bridge. *Le Pont* est un temps fort dans l'œuvre laissée béante par la mort ; c'est comme tel qu'il faut pénétrer dans son labyrinthe. Ni plus ni moins.

Le choix judicieux des poèmes traduits par François Tétreau dans le présent recueil illustre d'ailleurs la variété des possibles dans l'imaginaire du poète. Les îles, l'Indien, Faust sont autant d'expressions intellectuelles de son univers mental, et il accordera à chacun de ses textes l'attention et le travail nécessaires, même lorsqu'il peine, parallèlement, sur tel ou tel poème du *Pont*. Pas de bas-morceaux dans l'intégralité de l'œuvre, pas d'obsession thématique non plus. Mais toujours la hantise (justifiée) de ne pas savoir composer un livre tant il y a dans chaque texte « d'engrenages et de symboles en mouvement »*. Cet acharnement à vouloir correspondre à l'idée qu'il se fait d'un tout « présentable » n'est cependant guère présent dans la correspondance touchant à son premier livre, *White Buildings,* paru à compte d'auteur en 1926 ; pourtant, à l'évidence, Crane attachera beaucoup plus d'importance aux poèmes pris séparément (notamment « For the Marriage of Faustus and Helen » et « Voyages »), qu'à l'ensemble constitué qui se présente objectivement comme une collection et non comme un livre construit. Il en ira de même pour *Key West.*

* Lettre à O. Kahn du 18 mars 1926.

Les rapports qu'il entretient avec les poètes, et avec leurs livres, achèvent de nouer cette fixation. Pour Hart Crane, ceux qu'il admire sont grands par la vision globalisante du monde que leurs œuvres reflètent, par le génie qu'ils ont de posséder tout à la fois un visage et des masques : Donne, Marlowe, Blake, Baudelaire, Rimbaud, Melville, Hopkins, Laforgue, Whitman, Eliot… sont les références constantes qu'il avance lorsqu'il veut dire ce à quoi il aspire, ce qu'il craint de ne jamais devenir par manque de savoir-faire. Il ne doute pas, en effet, de son originalité, et s'efforce sans cesse d'en persuader les autres. L'Amérique a donné Dickinson, Melville, Poe et Whitman au monde, mais, à l'heure d'une modernité qu'il sent parfaitement nécessaire, Crane voit son rôle assigné – malgré Pound, Cummings et Eliot qu'il révère. Il sera le poète d'une société qui n'en finit pas d'être en gestation et porteuse de progrès. Mais comment s'y prendre « techniquement » ? Comment satisfaire, et se satisfaire, de cette exigence d'une mission qu'il est prêt à assumer ? Comment, alors que les poèmes s'écrivent, que les thèmes surgissent l'un après l'autre, l'un de l'autre, échapper au morcellement qu'il croit réducteur ? Il tente une réponse avec les quinze poèmes et les huit parties du *Pont.* Rien n'est moins probant ; non que cet ensemble soit une juxtaposition de chef-d'œuvres que lie simplement une table des matières, mais plus évidemment parce que ce livre n'est pas conçu comme tel. Ainsi, « Atlantis », dernier texte du *Pont,* n'est en aucun cas une manière de réponse au véritable introït qu'est l'« Hommage au pont de Brooklyn », ouverture grandiose et mise en perspective du sujet, quand « Atlantis » ne ferme rien, parle de tout, délire à l'infini sur lui-même, laissant ouverte et vaguante la vanne incroyable de l'inspiration d'un poète qui se croit, un instant, maître de son démon. Pourquoi donc ce poème, *pour finir,* et pas « Voyages » ? Il faut alors relire ces lettres dont il a été parlé plus haut, et dans lesquelles Crane ne cesse de dire entre les lignes que *Le Pont* n'est pas un livre mais un poème cent fois réécrit. Homme d'obsession, l'idée qu'il se fait des livres des autres (comme si Donne ou Rimbaud n'étaient pas aussi morcelés que lui) l'a tout à la fois cravaché et effondré. Et si suicide il y eut, un élément de réponse est à trouver là.

Peut-être faut-il également considérer le rapport de Crane à l'Europe comme essentiel, pour mieux saisir cette sensation de démembrement contre quoi il a lutté, voulant y répondre sur le terrain d'une architecture. Il se veut, avant tout, le continuateur de Whitman, chantre visionnaire du destin de l'Amérique ; mais il perçoit le côté réducteur de ce rôle d'épigone qui enferme le poète de *Leaves of Grass* et ses successeurs éventuels dans les limites, en fait étroites, d'un sous-continent. Certes, la tâche est déjà grande d'assurer la pérennité d'un tel souffle, mais les données historiques ont changé : l'unité des États-Unis est faite, la Conquête de l'Ouest est achevée, la démocratie fonctionne vraiment – le mythe du Nouveau Monde, *terra incognita,* est à présent caduc. À Rimbaud, qu'il admire et qui le stimule – « sympathetic and critically stimulating* » – il aurait pu emprunter, pour la faire sienne, l'apostrophe du « Bateau ivre », assez comparable d'ailleurs à la structure de certains des poèmes du *Pont* : « Je regrette l'Europe aux anciens parapets ».

* Lettre à E. Rickword du 7 janvier 1927.

Car cette soif de connaître les ressorts du vieux monde, qu'il visitera en 1928-29, ce besoin de se rassasier de sa substance n'est rien d'autre que le retour plus ou moins conscient à l'*alma mater* ; Crane sait ce qu'il doit à l'Europe. Et sa modernité, il l'envisage comme une avancée dans les territoires encore vierges du langage poétique. Mais cette pénétration ne peut se faire que sous la menace d'un écartèlement entre les pôles de ses influences, et avec le risque de s'y perdre. Le terreau européen, l'enracinement américain, la présence temporelle à et dans la vie quotidienne de ce début de vingtième siècle, voilà les données du problème… Hart Crane vivra donc son œuvre comme une unification – son œuvre dans sa totalité, et non fragmentairement. Désir d'unification.

Christophe Colomb devient alors la figure primordiale ; il est lui-même pont entre deux mondes, aventurier spirituel, découvreur de la terre nouvelle et de son Indien. Et il inaugure, peut-être d'un point de vue arbitraire, l'ère des grandes découvertes. Le poète a trouvé là son double fantomatique, rassurant et inspirant. Pourtant, et lorsque Crane aura transmis le contenu symbolique de ce « héros » à son poème, il saura que Colomb n'est pas totalement satisfaisant, le navigateur restant malgré tout européen. Faust, avant lui, avait été ainsi pesé, puis abandonné.

C'est que, à l'évidence, Hart Crane est enfant de son siècle. Le pont qu'il célèbre est une prouesse technologique autant qu'un pur symbole ; Colomb assurait le passage du vieux monde au nouveau, et « Brooklyn Bridge » la mutation de l'Amérique des pionniers aux États-Unis de la modernité. Du mythe vers le « rêve américain ». À la fête incroyable qui marqua, en mai 1883, l'inauguration du monstre magique jeté sur l'East River, répond comme un signe éloquent, le silence du vieillard Whitman, disant simplement sur son lit de mort quelques années après : « Je ne reverrai plus les gars du bac ». Une époque finissait là, avec celui qui l'avait si bien magnifiée. Ce qui advenait, Crane voulait en être le voyant. Il le sera sans doute, mais à quel prix !

Ecce homo. Une vie où il y a peu à prendre qui relève du sensationnel ou de l'exemplaire ; rien qui fasse date sinon ses deux extrêmes – 21 juillet 1899 / 27 avril 1932 (encore n'est on pas assuré de l'heure nocturne de sa disparition – 27 ou 28, donc). Enfant ballotté au tournant d'un siècle entre des parents insatisfaits d'eux-mêmes, il choisira, adolescent, la quiétude maternelle et « grand-maternelle », sans pour autant refuser les sporadiques subsides d'un père confiseur parti dans l'Ouest faire fortune. Puis, au hasard de cette existence banale, Hart sera homme de petits métiers, publiciste, voyageur (Angleterre, France, Mexique)… et aussi alcoolique, homosexuel, hétérosexuel sur la fin, bagarreur (il sera emprisonné à la Santé quelques heures, dira Philippe Soupault), noyé accidentel ou volontaire.

Mais il vivra toujours avec son temps. Sensible et attentif aux performances d'une technique peu à peu triomphante, il regarde la métamorphose régulière des conditions et des possibilités de la vie quotidienne – de la sienne d'abord. Aviation, cinéma, publicité… Crane ne rejette surtout pas ces progrès ; bien au contraire, il en fait des éléments de sa poésie, les intégrant à la célébration du « rêve américain ». Cette adhésion ne va, cependant, pas sans réticence ; le poète perçoit, peut-être plus que tout autre, les risques que fait courir à l'individualité (à ce Moloch) la domination croissante de la mécanisation. Visionnaire, il se veut aussi garde-fou.

Dans « Cap Hatteras », il salue Whitman, enfant prodige de Colomb, mais aussi celui qui, « défiant la Bourse », médite sur ce qu'il voit ; quelques vers plus loin, il rend hommage aux frères Wright et à leur « vaillant biplan d'argent* », mais Lindbergh ne sera jamais honoré par ses vers. Car il préférera toujours les aventuriers aux gloires de la technique. Ceux-ci n'ont pas, à ses yeux, la parcelle de divinité de ceux-là.

* Dans *Le Pont,* op.cit. – Lien direct.

Cette ambiguïté du rapport au moderne, aspect flagrant de son déséquilibre, il s'en explique dans plusieurs lettres sur Chaplin. Crane eut le bonheur de rencontrer Charlot auquel il dédia « Chaplinesque », il écrira : « Je classe Chaplin parmi les poètes d'aujourd'hui », et, « De mon point de vue la pantomime de Charlot représente assez bien le geste futile du poète dans les États-Unis d'aujourd'hui, et peut-être d'ailleurs* ». Au type nouveau d'émotivité qu'offre le cinéma, il objecte le risque de perdition de l'homme dans son génie. À ce moment précis de sa réflexion, une découverte va marquer en profondeur le poète : la lecture de Spengler, auquel Crane va se référer pendant plus de dix ans. Le fondement de la pensée du philosophe allemand, sa théorie de l'achèvement d'une culture dans l'apogée de sa civilisation, et le pessimisme qui en découle vont ébranler Hart Crane. Ce qu'il dit de Chaplin et du « geste futile » sont bien propres à nourrir l'angoisse pré-existentielle du poète. Le monde qu'il veut célébrer a-t-il un avenir ? Sinon, l'acte poétique, son écriture, ne sont-ils pas absurdes ? Le pont de Brooklyn fait office de révélateur de ce questionnement. L'architecte du pont, Roebling, qu'il qualifiera de « true spenglerian hero », est tué par son œuvre. N'est-ce pas là le signe de l'effondrement prochain de notre culture ? L'homme faustien étant marqué du sceau de l'impossibilité d'assurer ses désirs, et par la dureté tragique d'un destin qui impose à l'homme déchaîné d'être broyé par son propre vouloir. Le pont, quelle que soit sa grandeur, est voué à l'écroulement ; dans sa chute, il entraîne tout ce qui l'a érigé – les hommes et leurs désirs.

* Lettre à G. Munson du 6 octobre 1921
et W Wright du 17 octobre 1921.

Est-ce le hasard qui nous laisse en dernier signe de Crane à son œuvre et aux lecteurs, le grand poème noir, « The Broken Tower » ? Après deux années éprouvantes, il écrit, au Mexique, ce long texte qu'il qualifiera lui-même d'« impressive ». Il l'est, nonobstant la mort si proche. Trente-trois années s'y lisent comme une stratigraphie à peine bouleversée. Tous les symboles s'y interpellent et s'y détruisent, les éléments de ce qu'il faut bien appeler son drame humain y résonnent comme « le glas d'un jour accompli »… Chaque vers de ce poème est la voix de sa damnation.

Au Mexique, Crane écrira les textes qui formeront le court ensemble qu'il voudra appeler *Key West,* sans être vraiment sûr de le mener à bien. Certains des poèmes sont inachevés, ou plus exactement non refermés. À lire l'ensemble, le disparate est évident ; il y a des échos du *Pont* (« O Carib Isle ! », par exemple) mais aussi des tentatives nouvelles (« Imperator Victus » et « Moment Fugue ») toujours insérés dans la tonalité originale qui caractérise tout l'œuvre. Mais il n'est pas satisfait de ce travail. Et c'est « Broken Tower » qui sera le testament, non comme une fermeture mais comme ce qui est donné en témoignage de ce qu'il fut.

> *Ainsi c'est bien moi qui entrais dans ce monde recru*
> *pour suivre le cortège chimérique de l'amour…*

On peut bien entendre là l'aveu d'un échec, et croire que la métaphore de la tour brisée renvoie à l'insatisfaction du *Pont* publié. On peut aussi voir que « le cortège chimérique de l'amour » est l'histoire de sa bisexualité. C'est sans doute vrai mais cela n'en demeure pas moins réducteur du poète à certains faits de son œuvre et de sa vie. Or Crane, nous l'avons dit, n'a jamais privilégié l'une ou l'autre, un moment de l'une ou un aspect de l'autre. Non, c'est l'homme tout entier qui bascule. La perception qu'il a de la « futilité » de son geste dans ce monde qui le dépasse est à présent foudroyante.

Peut-être faut-il aussi considérer l'omniprésence des vers rimés de *Key West* comme une preuve terrible de son abandon de la tâche qu'il s'était imposée d'une libération de l'art poétique. L'hommage « À Emily Dickinson » est alors significatif puisqu'il s'adresse à la première poétesse moderne dans une langue formelle, d'un classicisme jamais vu chez lui jusqu'alors…

La trace laissée par les caravelles de Colomb, leur sillage, se sont dissipés. Reste l'immensité d'un monde sans cesse à explorer, reste l'évidente fugacité des actes accomplis – fussent-ils conquérants. Le courage et la ténacité perdent pied devant l'ampleur du travail à faire, ou à refaire.

Mais ce « glas » qui cogne depuis le Mexique, on l'entendait déjà résonner en 1924, dans « Voyages II ». C'était celui du « diapason » de la mer « dont les sessions déchirent tout sauf les mains pieuses des amants ». Quête torturante de l'amour, si banale chez les autres, si dure à chacun. On se demande alors pourquoi l'on a voulu trouver en Crane le poète de l'épopée moderne de l'Amérique. On se demande soudain si la question glissée en tête du second quatrain de « Broken Tower » (« Have you not heard… ? ») n'est pas le reproche, lancé à nos oreilles, d'avoir entendu sur le mode majeur ce qui n'était qu'un masque derrière lequel le poète geignait. Enfant de la non-passion, réfugié dans l'accomplissement de désirs peu avouables à l'époque, et qui tente *in extremis* une aventure affective avec Peggy Baird, comme un retour à la « normalité ». *Le Pont* devient alors l'emblème de sa déraison, le travail qu'il s'impose est une drogue dure qui joue son rôle anesthésiant (avec l'alcool !), et la fascination pour la modernité, l'attente d'une libération des mœurs plus que des hommes dans leur praxis.

L'ère des Modernes ! Essors, mais vers quels caps* ?

* Dans *Le Pont,* op.cit. – Lien direct.

Ce cap, il ne le connaît pas ou plus. Dans sa remarquable conférence sur Crane, le jeune poète anglais Jeremy Reed, décrivant les continuels conflits psychiques du poète, et la conscience qu'il a de ne plus pouvoir écrire dès 1930, parle du « trou noir dans lequel il tombait la nuit à la poursuite du poème qui n'était pas là »*. Et, rapportant les propos de l'amie mexicaine Elisabeth Anne Porter sur les soûleries impressionnantes au cours desquelles Crane perdait toute mesure et maudissait le monde dans ses moindres détails (fleurs, oiseaux…), Reed voit là le pressentiment de la mort physique proche, puisque le poète a cessé d'être créateur – a cessé d'être poète. La comparaison avec Rimbaud, Novalis, Keats et Chatterton s'impose pour lui. Et elle pèse lourd.

* Conférence de Jeremy Reed, le 6 janvier 1987, à Paris.

Mais on peut tout de même s'interroger sur cette disparition presque surnaturelle du génie. Il y a facilité à croire que certains créateurs sont investis d'une mission temporaire, et que la tâche accomplie, ils sont voués à l'anéantissement physique. C'est là oublier que Rilke, par exemple, reste stérile (« sécheresse d'âme ») pendant huit années. Et combien d'autres poètes connaîtront ces traversées de déserts ! C'est faire bonne mesure de l'homme tel qu'en lui-même ; comme si les créateurs étaient toujours hors de leur temps alors que, bien souvent, ils montrent des chemins et sont, dit Eliot, « les antennes de la race ».

Dans le cas de Hart Crane, il y a de toute évidence une impossibilité à faire correspondre la qualité de ce qu'il écrit – et qu'il sait grande, avec le but qu'il a voulu, très tôt, s'assigner. Une *certaine* faiblesse constitutive l'a empêché de résister à l'alcool contre quoi il n'a jamais lutté, alors qu'il pensait que son homosexualité était un peu « honteuse »…

Homme faustien qui voulut épouser en Hélène la rigueur du classicisme, il a failli à lui-même qu'il connaissait si bien. À l'affirmation de Reed : « et quand il s'est heurté à l' écran noir c'est parce qu'il ne croyait plus à la poésie et à lui-même », Crane répond :

> *« Oui, puisque je suis*
> *l'horrible pantin de mes rêves,*
> *te prodiguerai-je… »*
> (« Le Visible l'Infidèle »)

Harold Hart Crane (1899-1932).

Hart Crane

KEY WEST
UN FAISCEAU D'ÎLES

La terre étoilée,
La plage humide,
Sont tiennes jusqu'au point du jour
William Blake

POUR L'UNION DE FAUST ET D'HÉLÈNE

« Car à moins d'appeler les Grecs païens à notre secours
Nous ne pourrons relever, par la Science du Talmud, l'édifice
De la maison d'Hélène contre l'Ismaélite,
Roi de Thogarma, et ses chevaliers
Bleus, sauvages et sulfureux et les forces
Du roi Abaddon et la bête de Cittim
En qui les rabbins David Kimchi, Onkelos
Et Aben Ezra voient Rome. »
L'Alchimiste

I

L'esprit s'est parfois révélé trop
Semblable au pain cuit, catalogué,
Que des foules soumises se partagent.
Derrière les fractions accumulées du jour –
Par-delà les notes de service, les résultats du base-ball,
Les sourires sténographiques et les cours de la Bourse,
Des ailes crasses projettent des équivocités.

Des ailes de moineaux frôlent la raison ;
Des passants, réprouvés par le macadam, peuplent
Les marges du jour, tirent sur les brides,
Escortent, çà et là, les aubes des baigneurs
chez le pharmacien, le barbier, le marchand de tabac,
Jusqu'à ce que les progressives opacités du soir
Les emportent, tout à coup, en un lieu
Virginal sans doute, moins fragmentaire et froid.

Il est une dimension du monde pour
ceux que l'amour des choses irréconciliables n'a point tiraillés…

Cela dit, imagine qu'un soir j'oublie
Le tarif et la correspondance, que je réussisse à passer
Sans rappel – perdu dans le trafic, attentif cependant,
Ainsi pourrais-je découvrir tes yeux de l'autre côté d'un couloir,
Tes yeux, gênés par ces préfigurations –
Prodigues, non encore réfutés,
Moqueurs face au châssis cahotant.

Il est une façon, je pense, de toucher
Ces mains, les tiennes, qui dénombrent la nuit
Tiquetée d'annonces roses et vertes.
Dès lors, avant que les artères ne s'assombrissent tout à fait,
Je te montrerais ce sang d'échange.
Comminatoire dans sa rêverie, personne ne connaît mieux
La joue blanche et gaufrée de l'amour ni ne prodigue des paroles
Si tendrement que le crépuscule touche la neige sur les toits.

Conversion réfléchie de toute chose
Par ton trouble profond, lorsque les transes courent
Dans les bras, dans le ventre, que les arc-en-ciel se déploient
En gagnant la gorge et les flancs…
La matière même du monde, imparable,
Pleure, en poussière ingénieuse, l'hiatus
Qui clignote au-dessus, l'hiatus fleur bleue sur tes seins.

La terre peut glisser diaphane jusqu'à la mort ;
Mais si je lève mes bras, ce sera pour les tendre
Vers toi, Hélène, déjà détournée, toi qui sais

Le contact des mains émues, trop souillé
Par la terre et l'acier pour te retenir infiniment.
Ainsi donc je te rencontre en cette flamme possible
Que tu découvris dans les chaînes dernières, non point captive
alors –
Derrière tous ces yeux fragiles, injectés de sang ;
Blanche, dans les blanches villes franchies pour te substituer
À ce monde qui, devant chacun de nous – seuls – se présente.

Agrée cet œil solitaire rivé à ton plan,
Cet axe de dévotion, incurvé, sur de fidèles chemins
Qui marquent, réguliers, le rythme des jours sans heure –
Ce globe d'hommages, éblouissant, qui passe incognito.

II

Des hypnoses de cuivre rutilent ici ;
La ferveur court d'un pied vers l'autre,
Magnétisée par leurs trémolos.
Cet intense opéra bouffe,
L'heureuse excursion ! ces ricochets
D'un toit vers un autre toit –
Sachez que nous, les Olympiens, sommes hors d'haleine
Mais les éros nègres cavalent encore dans les étoiles !

Un millier d'épaules allègres se dandinent
Parmi les rageuses ondées de mélodies.
Des ombres blanches glissent par terre
Dilatées comme les cartes d'une trop molle main ;
Des ellipses de rythmes évoluent en galops
Jusqu'en un recoin où tel coq tapine.

Reçois, crédule – mais intrépide
Les nouvelles accalmies, les soudaines stupeurs
Que les cornets proposent à chaque instant –
Puis nous pourrons ensemble débouler les marches
En parfaite élégance et en toute équanimité.
À moins que nous ne filions, en geignant, par-delà les plages
Où, selon d'étranges règles harmoniques,
Nos aînés, calmes et sereins,
Se balancent sur des berceuses vernies.

J'ai connu des firmaments de métal
Où, par-dessus les souples catastrophes de la batterie,
Les coucous draguaient les fauvettes.
Tandis que des rires sots saluaient les plaintes de la mort,
J'ai vu, sous des auvents qui pivotent,
L'incunable du grotesque divin.
Cette musique possède un tour qui rassure.

La sirène des sources de coupables chansons –
Conduisons-la vers la cire incandescente
Zébrée de nervures, de nuances
Dont nous hériterons ; elle est si jeune encore
Que nous ne pouvons nous renfrogner devant son sourire,
Plongée qu'elle est ici dans cet orage de culture,
Parmi les patineurs élastiques des ciels ratissés.

III

Toi l'arbitre de splendeur, l'arbitre casqué au coin de cette rue
Lugubre qui rétrécit dans l'aurore des appareils –
Céans, près de moi, sensible ambassadeur
Des charniers complexes et des morts qui reviennent
En murmures, dépouillés de leur fer ;
terroriste religieux !
Qui, plein d'espérance, tomberas trop vite
Et d'une autre façon que le vent se dépose
Sur les ponts prospères, sur les seize ponts de la cité :
Délivrons nos gorges de la peur et des apitoiements.

Mêmes nous,
Qui conduisons le plus expéditif des massacres
Ce corymbe d'escadrilles mécaniques –
Nous qui pressions les vents de la colline, qui propagions le mal
Assourdissant sur les prairies et contemplions ensuite
Les brèches des maisons veuves et ruinées
Comme des vieillards aux dents chagrines
Attendent en vain, furtivement, sans y croire :

Nous savons, terroriste éternel, notre chair se souvient
Des branches élastiques, des prestes plateaux bleus,
Des villes surélevées, de ces avantageuses villes de l'air !

Ce ciel harnaché qui laissait tomber dru des litanies
De flammes toujours recommencées – aucun hypogée
De vague ou de roc n'en pouvait défier l'heure.
Nous n'avions pas voulu ça mais nous avons survécu,
Et nous continuerons à dire, à parler devant
Toutes les rues défaites qui n'ont point viré
À la mémoire, ni n'ont connu le sinistre bras
Qui menace et assombrit le front d'Hélène
Pour l'accabler d'hommages et de désarroi.

Un cygne, du tabac, de l'eau de Cologne –
Prophéties trois fois ailées, paradisiaques et plaquées or,
Le cœur prodigue devra toujours exalter,

Répandre et puis racheter, avec cloches et chorus,
Les ombres en déclin de notre cendre conscrite.

Le nombril d'Anchise ruisselle hors de la vague –
Les mains d'Erasme plongées dans des ressacs éblouissants
Ont recueilli la tension du sang surexplosé, celle de la vigne aussi ;
Elles ont fouillé le ciel pour un vin neuf, disséminé
Ô frère-illicite de ce temps que nous invoquons.
Gaussez-vous de la maigre pénitence de leurs jours,
Vous qui n'osez point partager avec nous le souffle qu'on expire,
Non plus que la substance entraînée, irrévocablement perdue
Pour le prestige ou pour l'ombre d'une chevelure d'or.

Célébrez sans gêne ces années dont les fugaces
Mains sanglantes et réprouvées s'allongent et cinglent la cime
Que l'imagination sut atteindre au-delà du désespoir,
En dominant le marché, le verbe et la prière.

VOYAGES

I

En deçà des rouleaux neufs de la vague
De fiers garnements zébrés se flagellent avec du sable.
Ils ont imaginé de conquérir un royaume d'écailles,
Et leurs doigts réduisent en poussière le varech desséché
Qu'ils sèment à la volée et qu'ils enfouissent en riant.

En réponse à leurs exclamations aiguës,
Le soleil frappe les vagues de son éclat,
Les vagues roulent en fracas sur le sable ;
Et s'ils pouvaient m'entendre, je leur dirais :

Ô gamins de lumière, batifolez avec votre chien,
Cajolez vos tiges et vos coquilles oxygénées
Par le temps, par les éléments ; mais il est une ligne
À ne point franchir, vous ne devez confier
La vaillante saisine de vos corps aux caresses
D'un sein d'algue par trop entier.
Le fond de la mer est cruel.

II

– Et pourtant cette grande œillade d'éternité,
D'abris sous le vent, de flux sans limites,
Voilée de brocard et paradant où
Son large flanc d'ondine ploie vers la lune,
Rit aux choyantes inflexions de notre amour ;

Saisis cette Mer dont le diapason sonne le glas
Sur des parchemins d'adages neigeux et argentés,
Cette terreur souveraine dont les séances, au gré
Des mouvements dociles ou malaisés, déchirent
Tout sauf, les mains pieuses des amants.

Et là-bas, dans les champs d'euphorbes
De ses marées, tandis que les cloches du Salvador
Saluent les crocus éclatants des étoiles –
Adagios des archipels, Ô mon Prodigue,
Achève les sombres révélations que sa veine confesse.

Décris comment ses épaules, en pivotant, remontent les heures,
Active-toi, car ses paumes indigentes et précieuses
Devancent l'adresse de l'écume invertie, celle de la vague –
Presse-toi maintenant que le sommeil, la mort et le désir sont réels
Puis, en une fleur voguant sur l'eau, étreins cet instant.

Ô Saisons lumineuses, mariez-vous dans le temps, dans la stupeur.
Ô galions trouvères au feu des Caraïbes,
Ne nous larguez pas sur quelque rivage terrestre avant que,
Dans le vortex de notre tombe, nous ayons répondu au regard du morse,
À ce vaste regard d'embrun qui monte vers le ciel.

III

Il recèle une infinie consanguinité –
Ce motif, ton offrande, que la lumière
Reprend aux plaines de la mer où le ciel

Démet le buste que chacune des vagues intronise ;
Cependant que les lacets d'eau par moi remontés
Glissent contre et s'éloignent sans à-coups
De ton flanc, la mer, à cette heure,
Soulève nos mains en reliquaire.

Alors, je suis introduit derrière les grilles cimmériennes et gonflées,
– Lesquelles autrement maintiennent tout à distance –
Après les piliers torses et les souples frontons,
La lumière combat sans cesse avec la lumière,
L'étoile baise l'étoile par la vague et la suivante
Jusqu'à ton corps qui tangue !
là où la mort, si elle se répand,
N'implique nul carnage, juste cette simple modulation –
Sur la plate-forme jetée d'une aube à l'autre
L'entrelacement dextre et satiné d'un chant ;
Amour, laisse-moi voyager par tes mains...

IV

Quel sourire énuméré des heures et des jours, imagine
Que je le prenne pour un spectre de mer et que je pactise
En répartissant à l'infini golfe après golfe des ailes
Dont les circuits joignent, je le sais (des palmiers à la blanche
Et grave immutabilité de l'albatros gelé)
Les flots d'amour progressant aujourd'hui
Dont aucun n'est supérieur à cette mort lyrique et solitaire
Qui gonfle dans la glaise et sans fin monte vers toi.

Toute odeur irréfragable, et que je réclame
Un contact démentiel et logique en cette heure,
En cette zone qu'il nous faut orner de nouveau,
En augurant des yeux, des lèvres, en divulguant
Le chœur du havre et la part de notre juin –

Ne devront-ils clore et contenir, aujourd'hui dans nos pas
Des strophes éblouissantes de fleurs et de plumets alors que
Je dois me perdre dans ces marées fatales avant de tout dire ?

Pour que la signature du verbe incarné
Soutenu par le port se résolve en alliant
Le sang réciproque qui sourd, prémonitoire,
Et dans ton sein déploie midi afin de cueillir
Les fines insinuations par mon âge amassées
Vers des îles où les paliers de ton œil et
Les latitudes bleues mènent inviolablement –

Dans cette expectative, je te supplie de prendre encore
La rame intime et les orchidées d'un amour véritable.

V

Après minuit, méticuleux, en un frimas limpide,
Infrangibles et seuls, doux, lisses et comme
Fondus en une même lame impitoyable et blanche –
Les deltas du golfe éclaboussent les durs confins du ciel.

– Trop fragiles, dirait-on, ou trop clairs à toucher !
Les filins de notre sommeil ont rompu si vite
Qu'ils pendent déjà, par bribes, aux étoiles d'hier.
Sourire glacé sans sillage... Quels vocables
Étrangleraient ce silencieux clair de lune ? Car nous

Sommes devancés. Nul pleur, à présent, ni sabre
Ne peut rattacher ni défléchir cette cale soumise à l'attraction,
La lente tyrannie du clair de lune, clair de lune adoré,
Modifié... « Il n'est

Rien d'aussi beau sur terre » dis-tu,
Tout en sachant que je ne puis frôler ta main ni voir
À travers cette brèche du ciel sans divinité
Où rien ne tourne que les brillants sables morts.

« – Ni qu'on puisse comprendre tout à fait ! » Jamais,
Sur l'Argo de ta lumineuse toison, je n'ai rêvé
À une piraterie plus anonyme que celle-ci.

Maintenant
Rentre la tête, tu es seul ici et trop grand.
Tes yeux se portent déjà devant la vague en partance ;
Des spectres inconnus de moi ont scellé ton souffle :
Rentre la tête et dors, dors jusque chez toi.

VI

En ce lieu où des cachots froids et lumineux hissent
Les yeux irréveillés des baigneurs,
Où des courants marins frappent et dérangent
Les rivages verts sous des ciels plus fantasques,

Sans relâche ni trêve, telle une conque recèle
Ses lignes de monotonie cadencées,
Ou comme des eaux nombreuses dans la quille écarlate
Du soleil après la pierre mouillée du cap ;

Ô fleuves qui, vers le ciel, vous joignez à l'endroit
Où le buste du phénix jette l'ancre –
Mes yeux contre la proue, acculés au néant,
– Moi, ton élu, aveugle et délaissé

Je languis, brasillant, quel nom, sous-entendu,
Je ne peux proclamer : que tes vagues,
Plus barbares que la mort des rois, dressent
Une guirlande brisée pour le prophète

Au-delà des siroccos récoltant
Les tonnerres du solstice, s'éloignait –
Comme falaise oscillante ou voilier
Lancé corps et biens dans le jour d'avril le plus intime –

Le verbe heureux de la création, tout pétales,
Vers la déesse indolente lorsqu'elle se levait
Pour accorder audience aux yeux
Qui sourient à l'indicible repos –

Collusion fougueuse encor, Belle Isle,
– Podium déployé flottant face à
La chevelure incessante, torsadée par l'arc-en-ciel
Belle Isle, écho blanc de la rame !

C'est le Verbe pittoresque qui retient
Les saules étouffés, enracinés dans son éclat.
C'est la réponse qu'on ne peut trahir
Dont l'accent ne connaît aucun adieu.

LA MÉNAGERIE DU VIN

À tout coup quand le vin rédime la vue,
Qu'il rapproche des yeux les ocres scansions,
Un léopard dans les sourcils, rode toujours
Et garantit une vision au regard assoupi.

Dès lors les carafes enjôleuses qui réfléchissent la rue
M'arborent en demi-lunes sur leurs panses. De lentes
Acclamations s'élèvent en ces points de mire liquides :
– Je me retrouve inscrit dans le lustre de leurs ombres.

Regarde dessus les lambris en faux onyx
(Émulsions de neige, d'œufs, d'étoffes, de charbon et d'engrais)
Et vois les forceps du sourire qui la saisit
La sueur de l'homme, percutante, gagne sa chevelure ; les yeux
De la femme – des maillets – disloquent un instant du monde...

Mais que scrute le serpent au sein de ce fatras –
Lui dont la peau, pastiche du temps, dévide
Autour des yeux l'octogone et les nefs de saphir ;
– Lui dont le carillon discret prête à la flèche
De la vitesse dans ces ciels empennés ?

Sa ruse ostensible suit un visage dans la vitre et,
Tandis que s'estompe l'alcôve de sa jalousie à elle,
Un gamin ayant quitté la neige
Brandit une canette de l'autre côté du bar
De suite les prés d'août enserrent son front.

Chaque chambre, chaque transept compose un regard,
Un implacable trait forgeant leurs volontés individuelles –
Les pauvres corps crasseux se lèvent en vacillant
Et cherchent à oublier le stigmate que leurs rotations révoquent :
Entre les cornes noires, les roses resplendissent !

De nouveaux seuils, de nouvelles anatomies ! Les serres du vin
Érigent pour moi la liberté, puis elles distillent
Cette aptitude – à voyager sur une larme
Qui pétillent seule dans le vouloir d'un autre.

Jusqu'à ce que mon sang rêve d'un sourire affable
Où sont prises des puretés neuves ; où des cloches
Allongent, devant quelque flamme d'indigence, une coquille
Dont chaque langue de l'enfer – qui sait – a déjà sonné le glas.
– Anxieuse, ma conscience exprime son pleur :

« Hélas – les volutes glacées de ton adresse !
Invente de nouveau dominos d'amour et de bile...
La dent cramoisie qui mène le monde.
T'a suivi. Et, cela, bien que tu dénombres
Un quelconque et pâle héritage du sable et que tu saches en somme
Où se dissimulent les trahisons de la neige.

« Émerge des millésimes, des débris. Va-t-en,
Foule aux pieds les guêtres d'Ollopherne –
Derrière la muraille où sa tête pend, sectionnée,
Avec elle du Baptiste. Leurs voix montent.

« – Et reprends ton exil en balluchon sur ton dos ;
Le valentin de Petrouchka tournique sur sa tringle. »

CAP HATTERAS

Traversées, les mers,
franchis, les caps,
accompli, le voyage...
Walt Whitman

L'impondérable dinosaure
s'englue lentement,
le gigantesque rapace
saurien, le Cap
oriental...

Tandis qu'à l'ouest se lèvent la ligne de la côte
et, en douceur, le silencieux pays –
Embrasement au noyau astral – vertébrale mutation
D'énergie – glissements convulsifs du sable...
Mais nous, autour des caps et des promontoires
Où de mystérieuses langues altèrent les révélations du flux
Sous les citadelles grises, en rappelant aux étoiles
Les vocables anciens – rentrons dans nos
Foyers pour croquer une pomme et nous remémorer
Les refrains que les gitans de Marseille nous ont appris
Ou le pas paisible des prêtres – dans Bombay –
Ou pour te relire, Walt, – qui nous sais esclaves

De ce profond émerveillement, notre argile primitif
Dont l'intensité de l'incarnat, l'éternelle chair de Poncahontas –
Strates intimes du continent alourdies
De douceur sous les derricks, les cheminées, les tunnels –

Est toute striée de veines par ce que le temps nous a promis...
Et de là-haut, par les fins crissements statiques de la radio,
La vapeur captée de l'espace déferle dans nos oreilles –
Les murmures de lointaines vigies retombent dans le silence
Au large, alors que le temps nettoie
Nos lentilles, ajuste le foyer et ressuscite
Un périscope pour entrevoir à quelle joie ou douleur
Nos yeux peuvent prétendre et répondre – puis nous
Détourne et nous dirige vers un labyrinthe englouti
Où chacun ne voit à l'envers que son fugace passé...

Mais ce plateau d'infini miroitant d'étoiles,
Ce cercle, aveugle creuset d'espace éternel,
Est retenu par le mouvement, – jamais subjugué.
Adam et sa réponse sylvestre
Laissèrent l'Étoile du soir briller dans le limpide étang.
Ici l'aigle qui surplombe nos vies, est le maître
Du nuage ambivalent. Et nous connaissons la règle évidente
Des ailes impérieuses... L'espace, instantané,
Vacille un moment puis nous consume en son sourire :
Un éclair par-dessus l'horizon – changement de régime –
Et nous avons le rire, ou les larmes plus soudaines.
Un rêve abolit l'autre en ce nouveau royaume concret
Dont nous nous éveillons pour ce rêve d'entreprise ;
Pressenti comme un atome dans un linceul –
L'homme se croit moteur du Néant !

« Chroniqueurs des temps à venir » – ah, mesures de foi !
Dis-moi, Walt Whitman, si l'infini
Reste le même qu'au jour où tu longeais la plage
– en patrouille solitaire – près de Paumanok et que tu écoutais l'apparition
Dans les flots, là-bas, sa note d'oiseau chutait lentement...
À toi ces panoramas, ces théories de tours,
Tienne – cette mélodie gravée dans la falaise.

Ô Flâneur Magnifique toujours en route sur de libres chemins !

Non encore nôtres, mais un dédale
Où tes yeux, pareils à ceux du Grand Timonier sans navire,
Irradient de grandes roches dans chaque crypte cellulaire
Au fond des canyons de la ville... Défiant la Bourse et
Saufs dans un monde de parts et d'actions, – ils traversent aussi
Les collines que les arbres neufs reprennent
Aux fermes du Connecticut, les prairies abandonnées, –
Tes yeux de mers et de marées, sans refus, étincellent de légendes !

La plainte nasillarde de la puissance fouette un nouvel univers...
Sous les silhouettes multiples de la centrale immense,
De jaillissants piliers traquent le ciel du soir,
Les étoiles percent les cieux avec de fins proverbes d'ammoniaque,
De nouvelles évidences, de nouveaux soupçons dans le bourdonnement de velours
Des dynamos, qui comble l'ouïe...
Signes de force, – roulement, tambours lisses –
Et l'affûte sur la sangle de cuir et de vacarme des rouleaux tournant à plein régime
Dans le terrible bouillonnement, l'énergie maîtrisée des étoiles.
Vers quoi ? Le fracas des fragments du tonnerre surprend
Notre attention, mais soudain, dans le vertige des machines,
Brillantes comme des yeux de grenouilles et gloussant au sein
Des gésiers de métal – retenus ensemble par l'essieu
Dans l'engrenage des cylindres et contribuant à l'allégresse générale
Éblouissent les sphères – Ô sans bruits et lumineuses
Dans les rotations lubrifiées de l'extase aveugle !

Les étoiles sur nos yeux tracent des sagas de givre
Et les cantiques étincelants de l'indomptable espace...
Ô Vaillant biplane d'argent qui brouille l'ailleurs des vents !
Là, de Kills Devils Hill jusqu'à Kitty Hawk
Deux frères, en toute gémellité, quittaient la dune ;
Les Wright, adversaires du vent, provoquaient la bourrasque, inclinaient
Vers le Cap, puis, juste sur le fil du vent, penchaient et tournoyaient –
Quelles clés résultaient d'un signe prophétique,
Quels marathons s'organisaient ainsi entre les étoiles !
L'esprit, oxygéné de naphte, cherchait d'autres objectifs
Et connaît à présent l'intime étreinte de Mars, –
De nouvelles attitudes, sans attaches, créent
D'incroyables horaires et multiplient de funèbres destins !

Voyez l'escadrille du dragon – amphibie, dotée d'ubiquité
Enserrer la côte, cerner les promontoires et traverser
Le bleu, dans l'éther, au fronton des nuages...
Alors que brillent dans les yeux de fières lueurs d'Iliades nouvelles
Et que claquent, sur le côté empenné du ciel, les larges sangles de l'enfer.
Ô circuits éclatants, hauteurs propres à porter
Le matériel de guerre, caché dans l'ouate de l'azur, –
Ce tournois dans l'espace, l'altitude harcelée, ciselée,
Importunée par d'autres troupes aériennes errantes, fléau destructeur
De grenades hostiles dont les bruyantes étincelles nous gavent
Des blessures que nous recouvrons sitôt de théorèmes pointus comme la grêle !

En pivotant, des ailes s'extraient de l'argent larvé des hangars.
Moteurs astiqués qui se dispersent et rognent l'air jusqu'à l'envol ;
À travers la brasillante visibilité, sans repos, toute envergure,
Les ailes découpent les ultimes circonférences de la lumière...
Détectives telluriques du vent, éclaireurs en patrouille d'aube,
Chaque appareil, bruyant javelot d'artillerie ailée,
Dresse, pour planer, les hauteurs dessus la stridente brise ;
Pour sûr nul regard n'empoigne cette Escadrille Solaire !
Là-bas, sensés, parés comme les Pléiades, ils
Touchent de même les hélices de l'éclat des rasoirs !
De cavalcade en escapade, les choristes affrétés de leur propre envol
Sectionnent Cumulus, assiègent Cirus au cœur des ciels !
Mais toi, tel un ceste, Ô Dirigeable, gigantesque Flâneur
Des plages matinales, oscillantes – assailli de tous côtés
Par ces convois d'avions, fleurets lunaires qui t'atteignent
Sur les balcons du ciel, tandis que tu glisses,
– Tu fais voler l'espace en éclats !

En bas, ombragées par le Cap,
Prends garde aux tourterelles mouvantes ! Et vois, des navires,
Les griffons, les éclaireurs, s'élever dans le crêpe gazeux
Menaçant... jusqu'à ce qu'une trompe de tonnerre réponde
Aux beffrois des nuages heurtés ; que les phares, tels des tireurs d'élite,
Fendent les entrailles du ciel emplies de mousse d'anthracite
Vers toi, Pirate du typhon – pilote, écoute !
Tes yeux javelisées par la vitesse, Ô Skygak, voient
Comment sur ta route, avec ta lance de lumière,
Tu sèmes le destin, et tu n'as plus ni le temps ni la chance
De calculer – tandis que tes yeux tranquilles distribuent
Quelque alcool d'espace... Souviens-toi Falcon Ace,
Tu portes à ton poignet toute une charge sanscrite
Pour fusionner – de nouveau – la fine lisière de
L'infini... !

Mais d'abord, à cette attitude, reçois
L'absolution du sursis de l'obus, seul répit véritable !
Le fuselage de plomb perforé, oscillant au bord de l'invisible
Et sur les ailes, les emblèmes outragés portent d'horribles représailles
À présent, toi, sage comme l'aigle
proie tor-
due déclinant avec
D'énormes franges ren-
voyées vers le
bas
Gants jetés qui chutent
en spirales étourdies, déroulées
Avec la mobilité d'un commando, happés dans la combustion cir-

Culaire, danse au fond de l'abîme
gelé, zodiaques
Sifflant, heurtés
(approchent du cap en vitesse !)
broyé par la gravité
jusqu'à l'écrasement
... épars... aux débris informes entremêlés...
Sur la plage du Cap Hatteras cet amas de bravoure échoué !

……

Les étoiles ont rayé nos yeux de vieilles certitudes
D'amour, de haine et de naissance, – sursis des peuples...
Mais qui, plus sûrement que toi put atteindre les sommets
Ô Walt ! – Les ascensions de ton errance aujourd'hui planent en moi
Comme toi aux carrefours élégiaques de vitesse et de
Vaste éternité, tu semais le grain fécond !
La prolifique terre, l'herbe probable, – gésine
Des marées autour du socle de l'Everest, ne faillissent
Pas moins que toi, en toute impulsion innée,
Afin de répondre aux plus lointains appels ! Toi, revenu de l'au-delà
Indiques le modèle et détiens le pacte, le nouveau lien
De vivace amitié !

Toi, là-bas, plus éloigné que les
Sierras de glace et que le vol des corbeaux,
Frôlais sans contact, les zones du condor, à travers les abris du zénith
Juste où l'albatros présentait
Son dernier envol, triste comme une tasse
Vide et retournait à la terre en tremblant – ta baguette
A dirigé ce chant, Ô Walt, – là et plus loin encore !
Et cela, ton autre main sur mon cœur
Était précédée par le poids de ces larmes qui avaient initié
Quelques souvenirs de vigiles, ensanglantés, près de ce Cap, –
Spectre-rapace de la perversité de l'homme face à l'obstacle
Et massacre fraternel ! Toi, blême comme la craie,
T'es gardé des blessures, Ô Veuf et de toutes ces choses
Qui s'étendaient alors d'Appomattox jusqu'à la Somme !

L'alose et la primevère, pareilles à de la mousse agglomérée,
Poudraient les dents nues des chevaux ; elles fleurissaient ce printemps
Lorsque pour la première fois je lus tes vers riches comme la terre
Des prairies, et téméraires comme la vague sur les brisants !
Ô, dès cette époque et sous ta conduite, je parcourais la colline
Bleue, toute pleine du parfum des violettes jusqu'à ce qu'en
Juin les lauriers de montagne éclosent dans l'herbe
Et emplissent les bois de leurs bouquets luxuriants !
Nénuphars de Potomac – roses de Pontiac
Immortelle des neiges occultes du Klondike !
De blancs amas de lueur crépusculaire descendaient dans les vallées –
Et quelle verve le long des palissades de chênes protecteurs,
Tandis que je parcourais ému, les allées de sequoia
J'entendais le discours du tonnerre sous de vertes arcades
Rassemblant les échos des trompettes en chaque bosquet, chaque touffe d'herbe –
Pour que l'automne captif et mordoré dominât le mont tremblant.

Panis Angelicus ! Des yeux sereins, zébrés par la griffe
Du plus diamétrique regard de l'amour, par la stupeur de l'amour !
Toi, non le plus grand – ni le premier ou le dernier – mais proche
Et prodigue de plus qu'il ne m'en faut pour toute la vie.
Et simple, comme les mendiants sur les places publiques ;
Fuyant – aussi – comme l'est l'arc de l'aurore : –
Notre *meistersinger,* qui grave ton souffle dans l'acier ;
Et c'était toi qui, de l'aplomb le plus sûr,
Te dressais et traçais l'envergure de chacune des ailes
De ce grand Pont, notre mythe commun, que je célèbre à présent !

L'ère des Modernes ! Essors, mais vers quels caps ?
Toi, *Panis Angelicus,* n'as-tu encore vu

Et franchi cette Barrière à laquelle nul n'échappe –
Sans la reconnaître comme la lutte de mort ? – De l'herbe,
Plus que tous les sésames de la science, ton choix fut
Celui qui nous fit ensemble vibrer d'une seule voix,
Nouvelles globalités des Romains, des Vikings, des Celtes –
Toi, César Védique, dans la verdure, t'es agenouillé !

Maintenant, et comme propulsés dans des coupoles abyssales de l'espace
Auprès des terminus infinis, Pâques de la vive lueur –
Tournent de grands appareils dehors avec une séraphique élégance
Sur des cylindres de cuivre puis s'éclipsent, tu as attesté,
Afin que circule cet élan de conscience
La Route Libre – requise est ta vision !
Quel héritage as-tu laissé entre nos mains !

Et vois ! Combien les éblouissantes paraboles de l'arc-en-ciel
Se dressent au-dessus du spectre de ce Cap, Heureux Visionnaire !
Oui, les chroniqueurs des temps à venir entendront
Dans leurs veines, ta démarche ferme toujours présente
Et te reconnaîtront par l'auréole de luxuriante fertilité
Autour de ton crâne, *Panis Angelicus !*
oui, Walt,
Encore une fois debout, marchons sans halte, –
Ni bientôt, ni furtivement ne laisse
Ma main
quitter les tiennes,
Walt Whitman –
ainsi –

Ô ÎLE DES ANTILLES !

La tarentule qui craquette au pied du lys
Dessus les pieds des morts allongés dans le sable pâle
Près du rivage de corail – non plus que les crabes appelants
Qui clopinent en zigzag à l'écart du sentier (leur course altère,

Elle anagrammise ton nom) – Rien en ce lieu
Sous l'inertie que soulève l'eucalyptus
Au sein des ombres desséchées – ne pleure

Imagine cependant
Que je dénombre ces carcasses nacrées de la mort tropicale,
Et ces colliers d'écailles sauvages autour de chaque tombe,
Soigneusement décalés. Peut-être alors

Pourrais-je dégager un nom du sable blanc, un nom profus
Mais en langue étrangère. Noms d'arbre, noms de fleur
Mis là pour nier la crypte meuble de la mort. Et
Le vent qui se noue en une même mort fameuse –
Ondoie puis se replie. Ainsi les syllabes cherchent leur souffle.

Mais où se trouve le Capitaine de cette île de doublons
Sans tourniquet ? Qui, sinon les crabes d'initiale,
Patrouille dans les recoins secs du sous-bois ?
Que homme ? Qui est-ce Qui est
Commissaire de fongus dans les sens aux aguets ?
Ses calculs caraïbes nassent les lentilles brûlées de l'œil !

Sous le poinciana, laissons les ferventes floraisons
De midi ou d'après-midi épaissir la lumière, soumettre mon spectre
Criblé là-haut, noir et blanc au fil de l'air
Jusqu'à ce qu'il croise le comédien du bleu, l'hôte de l'azur.

Que le pèlerin ne se voie plus jamais promis
À la lente éviscération, comme ces immenses tortues
Vacillant à l'aube sur le quai, leurs yeux de saumure encroûtés ;
– Empalées, révulsées ; quel orage dans leurs efforts !
Avec leurs becs serrés qui toussent pour d'autres vagues !

Moi, crachat d'ouragan, jeté dans ses remous,
Je gèle ici par les après-midi vacants et satinés.
Tu m'a confié, Malin, la coquille – l'amulette carbonique,
Le sceau du soleil éclaté dans la mer.

LES TRITONS

Et si (...)
Ta carcasse bannie est retrouvée sur nos territoires.
Le roi Lear

Des bouddhas, des machines nous sont soumis sous la mer ;
Alors pourquoi séjournent-ils ici, seul l'enfer écumé
Exempt désormais de fléau et d'industrie –
Peut le dire.

La Croix seule courut la vague.
Mais depuis qu'elle a sombré cette Croix,le tors et le rendu
L'ont suivie en son nom, se sont entassés sur sa tombe.
Oh –

Des gibets, des guillotines pour héler le soleil
Des épaves fumantes comme sanction lorsque le jour s'enfuit !
Non –

Chimères de Postérité, laissez-nous seuls,
Ici, que nous tripotions les moidores de faveur dissolue
Et méditions sur les taches lumineuses qui pailletaient ce Trône

– Cette Croix luit encore, son avers à Face humaine !

AU JONGLEUR DE NUAGE

À la mémoire de Harry Crosby

Ce que tu sais grouper près des genoux de l'éther
Nous n'y touchons qu'en rêve, en recherchant la trace
Des districts où falaise, mer et palmes s'ajoutent à
La merveille déclinante d'une extase d'arc-en-ciel.

La lumière soulève la blancheur dans l'azur virginal...
Divulgue tes lèvres, Ô Soleil et ne retarde plus,
Par le bourdon du tonnerre qui nous appelle à saigner ensemble,
La préférence verte de l'algue profonde.

Toi qui prodigue le rhum au noctambule –
Toi le meilleur amant de lune, – transporte-nous par un tour
De bocks vers les fidèles – planquées chez toi pour sûr –
Ainsi que de la mousse indolente tu ériges des temples neufs.

Mime les convenances imbues d'elles-mêmes qui bâillent
De veilles civilités... Atteste l'aube mûre
Comme tu as créé des chambres, des balcons ou
Des tempêtes – en un léger plumet d'argent.

Enduis-nous, lève-nous ; puis laisse-nous choir et revenir
Intacts comme de l'eau – ou de la brume sans brûlure...
Mais à quelque autre ami comme celui-là ne prétends plus,
Lui dont la flèche dut t'atteindre par-delà le chagrin.

LE MANGUIER

Qu'ils reviennent et te disent que tu rougis toujours pour la très Grande mère-grand. Tout est comme à Noël.
Lorsque tu fis surgir le Paradis, un vieux chewing-gum s'est substitué. Là-haut des coques à musique, des coques suspendues seules des araignées joyeuses t'ont mis au joug du jour – le satin des ombres parfile de petits pantalons pour les chouettes.
Les premiers plumés avant et depuis le Déluge, de vieux prodiges tordent les rameaux d'or. Les feuilles dégouttent d'aube depuis l'engrenure des nuages d'émeraude. Les prophètes de fin du monde, les pansus, s'accroupissent près des bandits étiques : le crépuscule est proche
dessous ton midi
toi, masse de Soleil dont
les pommes-lanternes bien mûres déversent l'histoire, éclairs abstrus, irisés.
Ô monsieur Señor
mam'zelle Miss
Damoiselle
aux paniers

Maggy, viens-t-en

LA CARRIÈRE DANS L'ÎLE

Les dalles carrées – du marbre, ils ne connaissent que
Les plaques uniformes et carcérales de la marbrière, là-bas
Au tournant de la route, près des origines de la montagne
Où la route rectiligne semble mener dessous la pierre, cet implacable
Profil de marbre troué de lointains
Palmiers contre la haute mer du couchant et – qui sait –
Contre le genre humain. C'est comme si –

Cette île parfois se levait à la brune et flottait
Sur des cénotés. À la brune de Cuba, les yeux
Suivent la route rectiligne jusqu'à l'orage –
La route sèche, vif-argent, jusqu'aux ombres de la carrière
– C'est comme si les yeux, parfois, brûlaient fort et réjouis,
Qu'ils n'empruntaient pas le frémissant chemin du bouc à droite,
Loin du corps même de la la montagne – près des larmes et du repos –
Et qu'ils se portaient vers le marbre qui ne pleure jamais.

VIEILLE CHANSON

Ton absence recouvre la rose –
De chaque pétale naissent
Des mots qu'il seraient vain d'empêcher,
Des larmes pareilles à celles du rêve.

Alors les yeux qui se soucient de toi, en allé,
Les yeux effarés au réveil, placent
Dans les ciels mordorant ton aube isolée,
Plus d'espoirs qu'il n'y a lieu.

Le faix de la rose s'évanouira
Touché par le baiser du matin
Mais l'épine ici dans l'ombre exacte
Survit à toute solitude.

L'IDIOT

Planque-toi de l'autre côté – pour mieux voir –
Ce garçon qui traînasse dessous les mimosas, le cave
Aux quinquets bigles en tête et qui, sans doute,
Tripote son sexe. Voilà pourquoi ces enfants s'esclaffaient

En rondes infernales au pas de sa porte
Quand il se mit à hurler, distendu telle une forme hideuse.
Vite je m'étais éloigné ; mais en revenant de la plage
Je l'avais croisé de nouveau… Il était seul, bouche bée ;

Une main tirait la ficelle d'un cerf-volant et l'autre, braquée,
Tenait, rivée sur l'œil, une boîte de conserve borgne.
Ce cerf-volant dans l'air – il fallait le voir épier
Sa course, comme s'il cognait minuit contre le ciel de midi !

Et depuis que derrière les chauds treillis de verdure,
A Dios gracias, grac – j'ai entendu son chant
S'élever par-delà toute sagesse, station sereine –
Mon regard d'intrus s'isole et jauge sa déficience.

UN NOM POUR TOUT

Sauterelle et papillon de lune qui désertez ma page
Et qui vous envolez au loin, inaptes au vocable
Que j'épingle sur vos bêtes pour assouvir
L'envie que j'ai de votre indépendance – usurpateur

Et déçu, je dénature, je ne peux m'abstenir
De prendre l'aile dans la main puis de l'entailler.
Au vent, même, je flanque des noms :
Bien qu'il me faille mourir comme vous pour comprendre.

Dans mon rêve les hommes perdaient leurs noms, ils chantaient
Comme seuls savent rendre grâce ceux qui bâtissent leurs jours
D'une palme et d'un sabot, d'une aile et d'un croc pur
Les affranchis, les élus, en un seul et même Nom.

BACARDI DÉPLOIE L'AILE DE L'AIGLE

«Saint Petersburg Pablo, Pedro et Séraphin le nègre
Se sont acheté une barque la semaine dernière. Autant
Choisir un truc en – je sais pas, en paraffine –
Que cette vieille coque pourrie… trop mince et toute crevée.

« Putain ! Au beau milieu des barracudas,
Ils ont calé. Sans rames ; leur moteur pissait
De partout. Ils sont restés assis à rôtir comme des bouddhas.
Par chance, *le Cayman,* ce schooner, filait

« Là justement et les a sortis sains et saufs…
Ils sont revenus bosser chez Pepper's.
– Ouais, ils ont des pompes tellement cirées, les grandes perches,
Qu'ils sont seuls à n'en être pas aveuglés[*] ! »

[*] Littéralement :
– Ouais des chaussures vernies assez brûlantes pour griller
N'importe qui sauf ces indigènes prétentieux.

IMPERATOR VICTUS

Encore les longs fusils
Ne pa'lent pas bien
Mais net.

En voilà, en voilà –
Et ils te raconteront
La mer des Caraïbes

Le dollar de la Croix.

Encore les longs fusils.
Paix pour toi,
Cervelle d'Andin.

En voilà, en voilà –
La Paix de son Énigmissime
Le Roi d'Espagne,

Ce chef défunt.

Encore les longs fusils,
Atahualpa,
L'Empereur inca –

Exécuté.

PALMIER ROYAL

Pour Grace Hart Crane

Des froissements verts, des grâces plus-que-souveraines,
Planent indolents depuis cette tour de lumière voilée.
Moi, parmi les resplendissantes rigueurs de midi,
Je contemplai l'anachorète le plus distingué du soleil

S'élevant, année après année, tel un communiant,
Intouché par la terre ou par ce qu'elle recèle
Avec son fût gris, éléphantin, hissant
Ses palmes soupirantes dans les replis de l'éther.

Stérile pour toujours, au-delà du plein rapport
D'humidité que la jungle enserre de ses chaudes amours
Et de ses vrilles – déployé dessus la Mort, il
Rase les horizons, jusqu'à ce que notre souffle dernier

Soit venu – il grimpe en émeraude clarté,
Fontaine au salut, couronne au motif –
Émancipé, facile et sûr de sa noblesse azurée
Comme s'il s'élançait pour entrer de la sorte en paradis.

L'ÉPIPHYTE

Grand Cayman

Cette touffe prolifère sur la saline vacuité,
Poulpe renversé, les bras raidis vers le ciel,
Et se détache du tronc d'un palmier près de la crique –
Presque un oiseau – des sensibilités d'oiseau,

Elle est pulmonaire du vent qui fait vibrer
Ses radicelles hideuses dans leur écart.
La poche bouffie du lézard attendant la mouche
Gonfle en prudence sur ce juchoir oscillant.

Les aiguilles et les couteaux du cactus saignent
Un lait de terre lorsqu'on arrache la tige ;
Mais ceci – sans, défense, inerme, ça ne perd pas de sang
Ça n'a presque pas d'ombre – juste le fin babil de l'air.

Générateur Angélique ! Ventriloque du Bleu !
Tandis que la marée de requins rampe vers la plage,
Par quels concours les vents fixent-ils justement
Son apothéose, soit – l'ouragan !

L'OURAGAN

Te voilà Seigneur, Cavaliérissime !
Seigneur, Ton cœur, prompt

Rien ne reste, rien n'attend plus
Mais tout vole à tous vents !

Même les inscriptions fuient la pierre !
Ton vent de lame, clair comme lait,

Détache la chair de l'os
En fins lambeaux frémissants –

Balayé – le fétus qui siffle ! Ravagés,
Seigneur, ces rochers même bondissent hors

De leurs enclaves de roc, l'éclair les couvre de mousse !
Le ver, Seigneur, n'en peut plus ramper

Il fuit l'équipée de Ta caisse et sa plongée !
Seigneur Dieu, alors que les cimes fouettent

Le varech en tombant et qu'elles crient sur les blondes
Fureurs du ciel, sur les grand fracas du Très-Haut !

Tu vas, Seigneur, tu chevauches vers le seuil !
Tu ne souffres ni sol ni mur, Seigneur !

KEY WEST

En ce lieu, ma foi saillante s'est trempée.
Passé le val, passé le grand couffin, m'en
Allant vers des ciels impartiaux qui ne me renient pas
Ni ne m'appellent même au nom d'Adam, de son épine – ou de sa côte.

L'aviron clapote et la blanche parabole du météore
S'harmonise au poignet, au biceps. Dans la lune,
Engloutie à cette heure, j'entame une simple promenade
Vers le paradis ou l'enfer – vers un midi si frugal.

Tous n'ayant recueilli qu'un dénouement lugubre,
Dois-je attendre, de mes os, un fruit semblable à
Celui qui, dans la pierre tendue de fer, les tire vers
Une confusion deux fois raillée de malicieux cauchemars ?

Ô métal ! ô pierre ! L'or jadis était rare pourtant.
Il y a l'eau ici, une petite brise aussi…
Mais il n'y a pas le souffle d'un ami, non plus que de plage
Où l'or n'ait point été vendu et la conscience métallisée.

— ET DES ABEILLES DU PARADIS

De la mer, je suis venu jusqu'ici
Et, de nouveau, j'ai reconnu la vague dans ton étreinte
Là, je trouvai que la falaise et la citadelle proprement
S'annulaient en un ciel aux silhouettes de phares –

Véritables jardins aquatiques s'élevant, telles des paraboles dans les yeux.

Vastes, en effet, nos jours vont indissociablement
Vers le soleil. Nous avons franchi les ciels en feu
Implacables et voilés par ton cantique – ciels

Pleins de la colombe, et des abeilles du Paradis.

À EMILY DICKINSON

Toi qui tant désirais – on réclame en vain –
Qui rassasiais ta faim comme un labeur perpétuel,
Tu osas révérer le travail, bénir la quête –
Tu atteignis cette paix, suprême en somme,

D'être, de tous, la moins recherchée ; écoute Emily !
Ô la Douce et Silencieuse, en allée, soudain la plus limpide
Quand tu chantes cette Éternité prise
Et pillée en chaque poitrine

Nulle fleur, en vérité, ne s'atrophie dans ta main
La moisson par toi distinguée, la moisson saisie,
Il faut plus que de l'astuce pour la cueillir, que de l'amour pour la gerber.
La réconciliation d'un esprit des plus distants –

Abandonne Ormizd sans rubis et laisse Ophir à son frimas.
Sinon les larmes couvrent tout en un mamelon d'argile froid.

FUGUE IMPROMPTUE

Le sidéen qui, paisible, vend des violettes
des marguerites
Au kiosque près du métro, sait
quelles jacinthes

Ce matin d'avril prodigue
à la volée
En bottes fraîchement assorties –
et il offre
À tout client
(du paradis peut-être)

Ses yeux –
telles des béquilles frappant le verre
Se taisent soudain (en rendant la monnaie
des lis)
Derrière les roses que nulle chair ne franchit.

PRÈS DU NIL UN JOUR J'AI SU…

Une vieille blague égyptienne plane dans la chambre,
Madame – dit le poète – détachez vos cheveux ;
Venez, cherchons dans les marais une couche accueillante
Ou rapprochons nos têtes en une humble remise.

Un vieux gag égyptien a bloqué le ruban.
Le clavier n'offre plus aucune échappatoire
Au délicieux péril du désarroi d'Antoine :
Ce soir, contre ma machine, vous avez prévalu.

La grammaire implacable, encline aux souveraines –
Texte valide ayant plus d'allant que les machines
N'ont de touches – crépite-la de lettres bien nettes
En vingt alphabets – nous sommes trop verts encor !

Ce hiéroglyphe n'est faute ni sourde ni muette.
Il sait traverser l'Inde – maladie tropicale !
C'est le Titicaca, que nous l'ayons franchi,
Et de nouveau il implore : « J'aimerais tant savoir. »

À SHAKESPEARE

Après les porches torrides, passés les pôles glacés
Une main remue sur le feuillet ! Qui dorénavant,
Gravera des périls pareils à ceux que ta puissance dirige –
L'agitation, vaine et préméditée, la lutte
Étant, de nos jours, le pilote – et la tempête !
Des linceuls moquant le stupre, des ronces gribouillant le fiel
Sont extraits de la chair meurtrie par le remords de l'homme
Et le sarcasme, fourbi, plus clair que notre destin
Tu le manies avec de telles douleurs que toute faction
Jure haut et fort par la gorge d'Hamlet et que les diables se rassemblent
Où les anges invoquent la damnation pour se distraire en spectres
– Puis faillissent ensemble ! Cependant que ton Ariel porte son chant :
Et la sérénité que Prospero gagne est certes
Cette justice qui révoqua les entraves terrestres.

LE VISIBLE L'INFIDÈLE

à E. O.

Oui, puisque je suis
l'horrible pantin de mes rêves,
te prodiguerai-je –
la mine dense de l'orchidée, scindée en deux (,)
Et les ongles qui sertissent tant
d'abords ?
Mais que dire des proches classifications hermétiques,
et de leur goût du malheur ?
Je porte des insignes
pour dissoudre ta bonté. Direct,
j'observe le zeppelin d'argent qui
ravage le ciel. Brouiller
ta confiance ?
Pour susciter quels châtiments ?
La strophe d'argent… la mélopée
s'éclaire du mythe… De tels
écarts bondissent dans les terres sans
sourire malin. Et, quant à moi…
Le poids de la vitre bat en sa cloison
aveugle. Dissiper ce qui me reste de foi.
Oui, de la lumière. Et toujours
toujours il y a cet éternel arc-en-ciel
Et c'est encore le jour, ce jour d'adieu cruel.

L'INDIEN MOROSE

L'athlète d'inertie, le cœur sombre, ne compte plus les
Heures ni les jours – à peine le soleil et la lune –
Le lien reste dans la trame – et son regard aigu
Réitère ce que sa langue a dit – mais que ça –
Quoi de plus ? – sinon le fouet, la faveur perdue – et la prison
Que ses ancêtres prirent dès lors pour fatale – ainsi donc il paraît

Plus grand que son ombre – plus grand que des ailes
– Que leurs ombres mêmes – qui ne peuvent plus l'enlever.
Du ciel, il ne comprend pas la rumeur nouvelle
Et – à rebours – est-ce ainsi que les aigles volent ?

LA TOUR BRISÉE

La corde d'une cloche qui saisit Dieu dès l'aube
M'envoie, comme si j'avais laissé descendre le glas
D'un jour accompli – fouler les pelouses de la cathédrale
Depuis la trappe au crucifix, les pieds glacés sur les marches de l'enfer.

N'as tu pas entendu, n'as-tu pas remarqué ces légions
D'ombres dans le clocher, ces ombres que les épaules secouent
Des carillons d'antiphonaires mis en marche avant que
Les étoiles ne soient prises et massées dans le rai du soleil ?

Les cloches, j'ai dit, les cloches brisent leur propre beffroi ;
Puis elles vont, je ne sais où. Leurs battants gravent
La membrane dessous la moelle, ma partition de silences rompus
Si longtemps dispersée… Moi leur diacre, moi leur esclave !

Des rangées d'encycliques ovales bouchent
L'impasse avec des chœurs. Tumulus de voix superposées !
Des pagodes, des campaniles sonnent leur réveil –
Ô les échos jouxtés qui se prostrent sur la plaine ! …

Ainsi c'est bien moi qui entrai dans ce monde recru
Pour suivre le cortège chimérique de l'amour, sa voix
Suspendue dans le vent (j'ignore où elle se ruait)
Et pour défendre, un temps, chacun de mes choix sans lendemain.

J'ai répandu ma parole. Était-elle cousine, était-elle au diapason
De ce monarque, de ce juge de l'espace
Dont la cuisse aguerrit la terre et frappe un Verbe cristallin
Sur les plaies promises à l'espoir – offertes à la détresse ?

Les progressions de mon sang m'ont laissé
Sans réponse (le sang peut-il garantir une si noble tour
De même qu'il énonce la vraie question ?) à moins que ce ne soit
Elle
Dont la tendre mortalité remue les forces latentes ? –

Elle dont j'écoute le pouls, en comptant les palpitations
Que mes veines rappellent et décuplent, et où je perçois
L'angelus des guerres, solide et rétabli que ma poitrine évoque :
Ce que je possède a guéri, original et pur, désormais…

Elle construit, aux tréfonds, une tour non pas de pierre
(La pierre ne ceint pas le ciel – mais de
Gravier – les ailes visibles d'un silence
Disséminé en cercles d'azur déploient en durcissant

Du cœur la matrice en plongeant, puis posant l'œil
Qui révère le lac tranquille, et gonfle une autre tour…
Le spacieux, le très long décorum de ce ciel
Entrouvre sa terre et soulève l'amour en ses averses.

Key West et autres poèmes,
recueil de Harold Hart Crane (1899-1932),
a été publié en édition bilingue
par les éditions La Différence,
à Paris, en 1989.

L'ouvrage, traduit de l'anglais (États-Unis)
par François Tétreau, a été présenté par François Boddaert.

ISBN : 978-2-89854-191-9
© Vertiges éditeur, 2023
– 2 192ᵉ lecturiel –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : quatrième trimestre 2023

Lecturiels
www.lecturiels.org